

Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° 715 — Mercredi 7 juin 2017 — 15 h 17 [GMT + 2] — lacanquotidien.fr

Sommaire

Le sens de la fin ou le réel de la vie
par Philippe La Sagna

Quand la psychanalyse fait peur aux psychanalystes
par Isabelle Durand

CONTROVERSE SUR LE TROTISKISME

Pascale Fari, Dérangements de toutes les espèces, hérétisez-vous !
Jacques-Alain Miller, Réponse à Pascale Fari

Lacan Cotidiano

Suplemento especial de Lacan Quotidien



Nueva Controversia dentro del Campo Freudiano
¿EL FINAL DEL PSICOANÁLISIS?
¿SÍ O NO ?

Desde Europa

Enric Berenguer, Gustavo Dossal

Desde América Latina

Ernesto Sinatra, Juan Fernando Pérez

Clara M. Holguin, Antonio Aguirre Fuentes

47^e JOURNÉES DE L'ECF

**APPRENDRE
DÉSIR ou DRESSAGE**

Affiche, blog, inscription, argument



Le sens de la fin ou le réel de la vie

par Philippe La Sagna

Notre collègue Jorge Alemán rejoint les spectateurs de la fin (1), nombreux dans notre monde contemporain. Depuis la chute de l'empire romain et les promesses de nouveauté du christianisme, les prophètes de la fin se succèdent pour nous annoncer la fin de la philosophie, de l'histoire, après celle du capitalisme et du socialisme.

Pourtant le capitalisme se porte bien. J. Alemán nous a rappelé l'an passé que le capitalisme est illimité et que cela « peut même aller jusqu'à provoquer chez les sujets un sentiment de culpabilité, lié à leur propre finitude (2) ». Mais est-ce le capitalisme sans limite et sans fin qui produit la finitude coupable du sujet contemporain, toujours insuffisant au regard des exigences du marché ? Ou bien est-ce l'absence du rapport sexuel et la culpabilité qui s'en déduit qui assurent le succès du *plus-de-jouir* capitaliste ? Face à cette incertitude, notre collègue plaçait ses espoirs dans une « *sainteté laïque* ».

La philosophie souhaite-t-elle l'éternité ? Chaque philosophie, d'Aristote à Derrida, se présente plutôt comme la dernière, soit celle qui renvoie les autres à la critique rongeuse des souris. Depuis quelque temps, on ose moins souffler dans la trompette apocalyptique quand on est philosophe.

Alors *quid* de la fin annoncée de la psychanalyse qui ferait le buzz à Buenos Aires ?

Ce qui pour Lacan produirait la fin de la psychanalyse, c'est qu'elle réussisse à « nous débarrasser du réel et du symptôme (3) ». Il ajoute qu'il faut donc qu'elle échoue, et pour cela qu'elle renonce à effacer le réel et le symptôme avec du sens. Alors, posons que le sens commence et finit avec l'idée de fin. De la fin des temps jusqu'au point à la fin de la phrase : le sens, c'est la fin ; la fin, c'est le sens. Même la mort, c'est ça, ça soulage de l'illimité.

Les religions vivent de ce sens de la fin, les religions laïques tout aussi bien quand elles prennent des couleurs illibérales. C'est la mode pour bien des démocraties qui ne veulent plus de ce libéralisme politique qui les a vu naître. Les religions sont là des symptômes très robustes dont on croyait avoir connu la fin avec la pensée libérale.

L'idée que la psychanalyse est un symptôme s'attrape aussi par le biais où chaque psychanalyste est un symptôme. Évidemment il y en a certainement qui ont pu penser qu'après eux plus de psychanalyse. Mais il y a eu Mélanie pour Anna, Lacan pour l'*egopsychology*, JAM pour le symptôme collectif EFP – et peut-être AMP aussi ? (4) Il y a certainement d'autres symptômes collectifs qui vont bientôt s'effacer.

Être le témoin de la fin est un rêve d'*hystorien*, tel Malaparte. Joyce, quant à lui, voulait sortir de l'histoire par le réveil hors du cauchemar. Lacan le salue dans son texte « Joyce le symptôme » : « Il a raison, l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. Par son exil, il sanctionne le sérieux de son jugement. Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a. (5) »

Pour conclure il ne serait pas mal venu que les analystes se penchent sur l'exil.

Quant à « L'étourdit », après avoir passé quelques années à lire cet écrit de Lacan ligne à ligne avec une cinquantaine d'autres et avec de grandes joies, je confirme que ce texte est à l'abri même de Facebook (6) par sa puissance de *sinthome*, par son réel illisible qui est trace d'un dire que le sens de la fin n'efface pas.

Ce qui va faire limite à l'illimité, ce n'est pas la finitude d'une vie, mais celle de la planète. Ce qui fait une vie, c'est le réel du symptôme, qui est sa logique. La psychanalyse permet de se passer de la mort pour saisir cette logique, qui n'est pas de fin, mais d'aurore.

1: Cf. Alemán J., « La fin de la psychanalyse », *Lacan Quotidien*, n° 713, 3 juin 2017.

2 : Alemán J., « Capitalisme et subjectivité », *Lacan Quotidien*, n° 582, 19 mai 2016.

3 : Lacan J., « La Troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, 2011, p. 18.

4 : JAM : Jacques-Alain Miller ; EFP : École freudienne de Paris ; AMP : Association mondiale de psychanalyse

5 : Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2011, p. 568.

6 : Cf. Alemán J., « La fin de la psychanalyse », *op.cit.*



Quand la psychanalyse fait peur aux psychanalystes

par Isabelle Durand

La peur suscitée par l'idée même de l'inconscient, du réel, dirions-nous depuis Lacan, serait à l'origine même des résistances dont la psychanalyse est la cible... cible aussi, semble-t-il, pour certains analystes.

Pour autant, comment pourrait-il en être autrement ? Comment s'en étonner alors que l'inventeur de la psychanalyse paraissait lui-même convaincu, dans une lettre écrite à Ludwig Binswanger le 10 septembre 1911, que son destin était de troubler la paix en ce monde ? Freud ne fut cependant pas longtemps sans s'apercevoir qu'il ne la troublerait pas autant qu'il l'aurait bien voulu, et cela en raison des résistances structurelles de la psychanalyse même. Déjà en 1914, il disait fort bien comprendre que quelqu'un puisse prendre la fuite à sa première approche des désagréables vérités analytiques, à plus forte raison lorsque, dans son rapport à l'analyse, il n'avait pas dépassé un certain seuil.

Mais il ajoutait ne s'être pas attendu à ce que quelqu'un, ayant compris l'analyse jusqu'à une certaine profondeur, puisse de nouveau renoncer à en perdre la compréhension. Il se peut même, notait-il, que celui-ci jette aux quatre vents tout ce qu'il a appris et se défende comme à ses plus beaux jours de débutant.

Et Freud de constater : « Il me fallut apprendre qu'il peut en aller des psychanalystes exactement comme des malades en analyse (1) ». Il se référait ici à Carl Gustav Jung. Celui-ci se glorifiait de ce que les modifications apportées par lui à la psychanalyse avaient surmonté les résistances de nombreuses personnes n'ayant jusqu'alors pas voulu en entendre parler. Mais pour Freud, ceci était loin d'être un titre de gloire : pour faire disparaître ces résistances, il fallait nécessairement sacrifier les vérités péniblement acquises par la psychanalyse. Dans ce cas précis, Jung avait repoussé au second plan le facteur sexuel. Deux ans auparavant, en 1909,

Freud lui écrivait : « Votre supposition qu'après mon retrait mes erreurs pourraient être vénérées comme des reliques m'a bien égayé, mais n'a pas rencontré de croyance chez moi. Je pense qu'au contraire les jeunes se dépêcheront de démolir tout ce qui n'est ni rivé ni cloué dans mon héritage (2) ».

L'inconscient fait peur. C'est un fait. Mais ce qui au demeurant pourrait à première vue paraître paradoxal, c'est qu'il fait peur aux psychanalystes eux-mêmes. Rappelons aussi la confidence de Freud à James Jackson Putman en 1913 : « Que la psychanalyse n'ait pas rendu meilleurs, plus dignes les analystes eux-mêmes, qu'elle n'ait pas contribué à la formation du caractère, reste pour moi une déception (3) ».

Jacques Derrida prophétisait que la psychanalyse n'était carrément pas encore née : « Si l'on prenait en compte sérieusement, effectivement, pratiquement la psychanalyse, ce serait un tremblement de terre à peu près inimaginable. Indescriptible. Même pour les psychanalystes. (4) »

En 2009, Jacques-Alain Miller soulignait que l'enseignement de Lacan avait été constamment travaillé par la question suivante : « Pourquoi ils [les psychanalystes] n'ont pas la notion que rien n'est plus pareil depuis Freud ? (5) ». La raison pour laquelle les psychanalystes ne seront jamais à la hauteur de la psychanalyse semble être plutôt de l'ordre de la débilité mentale qui est, d'après le Lacan du Séminaire RSI ce dont aucun sujet ne peut jamais sortir à moins de choisir la folie. Il n'y a pas de vérité sur le réel, du fait que celui-ci exclut le sens (6).

Lacan ajoutait qu'aucun sujet, aussi bien analysé soit-il, ne sera jamais en règle avec son inconscient. Et si la pratique oblige à refermer ce dernier pour opérer, la responsabilité de l'analyste reste celle de ne jamais perdre de vue qu'il ne suffit pas d'être dupe pour ne pas errer.

Concluons justement sur cet appel de Lacan à la responsabilité : « Ce que vous faites, bien loin d'être le fait de l'ignorance, c'est toujours déterminé par quelque chose qui est savoir et que nous appelons l'inconscient. Ce que vous faites sait – sait : s.a.i.t – sait ce que vous êtes, sait “vous”. [...] Jamais personne n'avait osé ce verdict, dont je vous fais remarquer ceci : la réponse de l'inconscient, c'est qu'elle implique le sans pardon. [...] Freud le dit dans toute son œuvre (7) ».

Le *sans pardon* freudien fut une secousse sismique d'une grande ampleur pour beaucoup d'entre nous. Et même si nous avons peu d'espoir sur des *lendemains qui chantent*, c'est de pied ferme que nous en constatons les répliques. Pour que cette menace sismique ne soit plus aussi intense à l'intérieur de nous-même, Lacan nous invite à rester « en position d'analysant de [notre] *je n'en veux rien savoir* (8) ». Ce serait la meilleure façon de nous confronter à l'inconsistance de l'Autre et ainsi de ne pas reculer devant nos craintes et nos tremblements.

1 : Freud S., « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique », *Oeuvres complètes*, vol. 12, PUF, p. 295.

2 : Freud S., Jung C.G., *Correspondance T.I (1906-1909)*, Paris, Gallimard, 1973, p. 361.

3 : In *L'introduction de la psychanalyse aux États-Unis: autour de James Jackson Putman*, Paris, Gallimard, 1978, p. 193.

4 : Derrida J., Roudinesco E., *De quoi demain..., Dialogue*, Fayard Galilée, Paris, 2001, p. 290.

5 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Vie de Lacan » (2009-2010), cours du 26 mai 2010, inédit

6 : Cf. Lacan J., Le Séminaire, livre xxiv, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » (1976-1977), leçon du 14 décembre 1976, inédit.

7 : Lacan J., Le Séminaire, livre xxi, « Les non-dupes errent » (1973-1974), leçon du 11 décembre 1973, inédit.

8 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre xx, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 9.

CONTROVERSE SUR LE TROTSKISME

Dérangements de toutes les espèces, hérétisez-vous !

par Pascale Fari

Amalgame

Le signifiant « hitléro-trotskistes » me hérisse. Spectre des heures les plus sanglantes du stalinisme, il résonne à mes oreilles comme une injure, une insulte pour ces générations de militants qui se sont toujours battus contre le fascisme, parfois en y laissant leur vie. Les faits historiques ont récemment été évoqués, je n'y reviens pas (voir *Lacan Quotidien* n° [684](#), [712](#) & [713](#) notamment).

Jacques-Alain Miller a rendu raison du contexte dans lequel ce terme lui était venu face au « ni-ni » indéfendable de Jean-Luc Mélenchon. Oui, il fallait absolument épingle et pourfendre sa position irresponsable. Mais alors que celle-ci est loin d'avoir fait l'unanimité dans le camp de J.-L. Mélenchon (et à fortiori parmi les trotskistes ou ex-trotskistes de tous bords), pourquoi continuer d'utiliser ce signifiant comme si, aux côtés des « lepénos » ou des « hitléros », les trotskistes étaient peu ou prou assimilés ou assimilables à ceux-ci ?

Car la langue a ce pouvoir créationniste. Placer ces deux signifiants au même niveau, les employer côte à côte, n'est-ce pas suggérer l'association « lepénistes » = « trotskistes » ? N'est-ce pas alimenter l'opinion convenue que « les extrêmes se valent » ? Et paradoxalement aller à l'encontre de la *rediabolisation* du FN dans laquelle J.-A. Miller nous a si justement engagés ? Oui, dans le droit-fil du nazisme, le FN est le mal absolu. Rien à voir avec l'idéalisme trotskiste.

Internationalisme ?

Inutile de souligner que l'internationalisme n'est pas une spécialité trotskiste, mais le mot d'ordre qui couronne le *Manifeste...* de Marx et Engels – *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !* Reprenant cette pierre d'angle à son compte, Trotski anticipait la mondialisation galopante de l'économie, démontrant contre Staline la vanité de tout repli autarcique sur un pré carré national.

Je ne crois plus à la révolution, mon idéalisme a chu. Mais de mon passé trotskiste, et de bien d'autres choses aussi, j'ai gardé mes distances avec la notion de « patrie ». Pas sans ce savoir que les Juifs sont parmi les premiers à faire les

frais de la ségrégation supposée sceller l'unité nationale. Salutaire et nécessaire, le débat ouvert dans le Champ freudien sur le pérönisme montre, si besoin était, la marge toujours étroite, vaseuse, qui sépare populisme, nationalisme et fascisme.

Alors, pas tout à fait guérie, à choisir entre patriotisme et internationalisme, je penche encore vers ce dernier. Et j'en retrouve quelque chose dans le souffle qui anime le Champ freudien et l'Association mondiale de psychanalyse, avec ses Écoles et ses langues plurielles qui participent d'un nouage crucial entre l'Un et le multiple.

Éloge du dérangement

Cependant, à choisir vraiment aussi, pour moi, l'important n'est plus là. On n'aura aucun mal à démonter telle ou telle thèse, ni même à lui faire dire le contraire. J.-A. Miller aime rappeler cette remarque de Jacques Lacan signalant qu'à parler assez longtemps, il se faisait fort de donner n'importe quel sens à n'importe quel mot. Il fut un temps où cela m'angoissait. J.-A. Miller m'a appris qu'il s'agissait plutôt de jouer de cette propriété intrinsèque du signifiant pour débusquer le réel (qui a le chic pour se nicher partout, dans les idéaux, les poncifs, les pseudo-assurances, les restes d'identification... sans compter l'inertie).

Or, déranger la défense où le réel s'abrite, n'est-ce pas une voie royale pour le débusquer ? Depuis des années, mon indifférence en matière politique s'encroûtait. Résignée à la peste lepéniste comme à une fatalité. Rien n'en aurait été ébranlé si la campagne lancée par J.-A. Miller contre MLP s'était fondue dans les sentiers rebattus du politiquement correct. C'est parce que bien des choses m'ont dérangée dans cette campagne qu'il a fallu que je m'interroge sérieusement sur les causes et lieux dudit dérangement. C'est bien parce que cette campagne a sérieusement dérangé mes défenses qu'elle marque pour moi un avant et un après.

On voit aussi la chose produire ses effets chaque jour plus détonants dans le Champ freudien. Sans ce pouvoir de dérangement, pas de pratique analytique qui vaille, pas de formation des analystes ni d'École de psychanalyse digne de ce nom. Le phénomène est rare, précieux, puissant, irremplaçable – on ne le dira jamais assez. Là est l'essentiel, peu me chaut mon désaccord avec telle proposition. Que la controverse dérange, qu'elle s'accompagne de peur et d'angoisse, « c'est aussi le signe que nos discussions sont vivantes, sinon c'est la mort » (1).

Pas guérie donc, mais plus aguerrie à l'usage du signifiant. Tel est le sens que prend aujourd'hui pour moi le mot « hérétique » : consentir à me laisser déranger et à m'en faire responsable. Soit prendre au sérieux mon dérangement.

1 : Propos de J.-A. Miller dans le débat qui a suivi sa Conférence à Madrid, le 13 mai dernier (cf. *Lacan Quotidien*, n° 700).

Réponse de Jacques-Alain Miller

Chère Pascale Fari, vous avez raison. Je déteste moi aussi cette expression, « hitléro-trotskiste ». Je l'enlève aussi sec.

Comment pareille expression est-elle venue déparer le sommaire de *Lacan Quotidien*? Les trois agrégés en sciences trotskistes qui se sont mis après moi ont jugé bon d'intituler leur diatribe « Hitléro-trotskiste ». Dans l'élan, j'ai mis ce mot horrible dans le titre de la rubrique. Je l'enlève grâce à vous. Ce sera désormais : « Controverse sur le trotskisme ».

Sera-t-elle très fournie ? Ce ne sont pas les trois cerbères qui la nourriront. Ils ont fait syndicat à trois et ont mis cinq semaines pour me communiquer leur « ire », mot de Plenel. Pas même un accusé de réception depuis que je leur ai répondu.

Non, mais ils ont communiqué leur texte à Fabienne Servan-Schreiber, laquelle s'est fait un plaisir de le répandre tous azimuts grâce à son fichier, le meilleur de Paris, sous le titre : « Hitléro-trotskiste : faits contre délires du sombre passé ». Fabienne ! Que je connais, qui me connaît, qui est une grande amie de Dominique Miller et de Gérard Miller. Je la classais comme une fabiusienne du premier rang, avec Henri Weber, son mari. Mais Henri est aussi un ancien de la Ligue (LCR), et même l'ancien *alter ego* du regretté Daniel Bensaïd, devenu grand théoricien trotskiste. J'aime qu'on soit fidèle à ses amis.

Je demande à la chère Fabienne de bien vouloir signaler à son fichier que ma réponse au texte qu'elle diffuse est en ligne sur la Règle du jeu. Mon mail est de vendredi vers 14 : 00. Je lui ai redonné mon numéro de portable au cas où. Nous sommes mardi 6 juin à 17 : 00. Rien. Silence radio. Plenel et le trio aussi ont eu ce mail.

Donc, cette fine équipe me boude ou est embarrassée de moi comme un poisson d'une pomme. En tous les cas, elle ne veut ou ne peut pas combattre à la loyale. Moyennant quoi, ce sont « des personnes respectables », toujours Plenel *dixit*.

Je ne vais pas rester fixé à cette affaire poisseuse. Ce ne sont pas des interlocuteurs pour moi, ils ne veulent pas l'être. Eh bien, qu'ils se parlent et se congratulent entre eux, *Asinus asinum*, au sein de cette belle amicale transpartisane qui s'est révélée à cette occasion.

Je maintiens la rubrique pour ceux qui voudraient témoigner de leur expérience du trotskisme, en bien, en mal, ou en travers.

Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 6

SUMARIO

Nueva Controversia dentro del Campo Freudiano **EL FINAL DEL PSICOANÁLISIS? ¿SÍ O NO?**

Desde Europa:

**El final de la filosofía, el final del psicoanálisis — Enric Berenguer
Apuntes sobre el final del análisis — Gustavo Dossal**

Desde América Latina:

**Una convocatoria a Otro inicio — Ernesto Sinatra
¿Jorge Alemán entrevé (la mueca d)el futuro? — Juan Fernando Pérez
El psicoanálisis está vivo. ¡La hora de lo real! — Clara M. Holguin
El fin... de la deriva laclausiana — Antonio Aguirre Fuentes**

DESDE EUROPA

El final de la filosofía, el final del psicoanálisis Antipolítica y antipsicoanálisis Enric Berenguer (Barcelona)

En *El final de la filosofía*, se pregunta Heidegger en qué sentido habría llegado la filosofía a su final en la época presente, en un mundo donde es el conocimiento científico, investigación empírica del ente en sus diversas formas, el que parece haber tomado el relevo de toda otra forma de pensar, haciendo desaparecer el pensar sobre el pensar mismo y sus condiciones de posibilidad.

Este sería entonces un sentido posible a dar al “fin de la filosofía”, ante el cual el filósofo de Friburgo se rebela, recordando que desde la filosofía griega se empezaron a formar, a partir y como efecto de la propia reflexión filosófica, diversas ciencias, aunque emancipadas de ella y con la pretensión, en parte justificada, de autosuficiencia.

Esta recurrencia del “fin” se debería interpretar entonces como vinculada estructuralmente a momentos de “acabamiento”, en el sentido de culminación. El surgimiento de la ciencia sería entonces consecuencia de todo momento de terminación conclusiva de la filosofía en cada instante histórico de su reflexión.

En cualquier caso, según él, el desvío de la atención pensante hacia el ente es, por un lado, momento de riesgo en el que la filosofía puede olvidarse a sí misma, pero también momento posible de un retorno al fundamento de la tarea de pensar. Es en ese punto donde existen las condiciones para que vuelva a plantearse la cuestión de la *Lichtung*, del “claro”, en el que se sitúa la posibilidad de un pensamiento dirigido al ser.

¿En qué sentido sería pertinente (o no) aplicar, por analogía, esta reflexión heideggeriana sobre el fin de la filosofía al psicoanálisis, planteando un “fin del psicoanálisis”? Si es la ciencia lo que surge como resultado de la filosofía y plantea el riesgo de la fuga de aquello que le es propio (al mismo tiempo que la posibilidad de una vuelta a su fundamento), ¿qué ocuparía para el psicoanálisis, de creer en esta proporcionalidad, el lugar y función de consecuencia, y por tanto posibilidad de olvido y opuestamente de refundación? Deduzco, de debates recientes, que se trataría de la política.

Entonces, quizás la tensión entre estas dos posibilidades, la del olvido y la de la vuelta a los fundamentos, se situaría en la oposición entre dos máximas: “la política es el inconsciente” (que daría lugar a la posibilidad de una aplicación empírica del saber del psicoanálisis a la política) y “el inconsciente es la política” (que concierne a la posibilidad de una política del psicoanálisis que es difícil no calificar de “antropolítica”, en un sentido análogo al del término “antifilosofía”, surgido como se sabe en un debate coyuntural con Althusser, pero que tiene su alcance).

A lo largo de su historia de 117 años, el psicoanálisis se ha encontrado en varias ocasiones ante el vértigo de un final. Y en cada ocasión, el final como olvido y como oportunidad de vuelta a los fundamentos se ha planteado. Del final como olvido, es decir, como aplicación empírica, a un campo distinto del propio del psicoanálisis, de algún saber obtenido en la experiencia analítica, conocemos varios nombres: Jung, Adler, Reich, son algunos de los más emblemáticos, pero también Hartmann y Kris, ya en otro momento —significativo, además, por ser el del reencuentro con un Nuevo Mundo que ya no iba ser ya contagiado por la peste, sino que iba a traer al psicoanálisis algo parecido a la peste.

En cada ocasión de final-olvido, Freud encontró fuerzas para una vuelta a los fundamentos. Y esta capacidad de Freud, su apuesta ética por el inconsciente —en su dimensión de real que resiste a toda explicación, a toda deducción de un saber empírico aplicable más allá de sus condiciones de posibilidad se tradujo en lo que ha quedado como hitos de su obra, tales como, por citar sólo dos ejemplos, *Más allá del principio del placer* y *Análisis finito e infinito*.

Pero también el psicoanálisis encuentra la posibilidad de su olvido o de su refundación en cada momento en que un analista se enfrenta a la responsabilidad de su acto ante un analizante cualquiera, en cualquier rincón del mundo, cada día, en cada sesión.

Se trata de un zona peligrosa, un borde que es siempre arriesgado transitar y que muchas veces se connota con la angustia. Aunque hay otros afectos también posibles, que surgen en un borde ya exterior en la que el fin tiende al olvido. No pocas veces se percibe ahí cierto

entusiasmo, la sombra de un “al fin”, de un *eureka* que resulta de haberse liberado del peso de la responsabilidad por causa analítica, que no es la más fácil de sostener en la zona de contacto con otros discursos.

Jacques Lacan produjo en su día, con la teoría de los cuatro discursos, una actualización de la *Psicología de las masas de Freud*. El entusiasmo fue desmedido en cierta parte de su entorno y también más allá, ante aquella prodigiosa producción de saber, que prometía estar cargada de “aplicaciones”. Es difícil no pensar que un buen político se hubiera podido beneficiar de ciertas aplicaciones prácticas de esa elucidación de los mecanismos del discurso del amo. Superando incluso la aplicación por parte del sobrino de Freud, recientemente recordada por JAM en Turín, de cierto saber del psicoanálisis para conseguir que todo le mundo anglosajón consumiera *eggs and bacon* para el desayuno.

Pero Lacan no se quedó en eso, no se fascinó por su propia capacidad asombrosa para describir los mecanismos de la dominación, que tanto parecían confirmar los poderes del significante. Esto, que en otro momento de su enseñanza quizás le hubiera confortado, ya no le sirve. De inmediato se adentra en la conceptualización del semblante, a partir de la cual pone rumbo a un real que se escapa y que es capaz, ni más ni menos, de poner en cuestión la propia posibilidad del psicoanálisis. Y en ello encontrará de nuevo la posibilidad de situarse y de situarnos frente a otro momento de la doctrina en el que se abre la posibilidad de un adiós al psicoanálisis o de un reinicio. De *Encore* en adelante.

Hace tiempo que el psicoanálisis lacaniano se beneficia de la decisión con la que Jacques-Alain Miller nos animó a adentrarnos en esa zona difícil, en la que seguimos encontrando los fundamentos de nuestra acción, allí mismo donde esta parecería disolverse en la semblantización generalizada, en el refugio en las “evidencia” de *laciencia* o en la huida hacia acciones como la acción política en las que lo específico de la acción lacaniana puede borrarse entre las brumas del éxito social.

El ejemplo reciente de la escuela de Recalcati-Renzi en Italia, mal nombrada, muestra un momento así, de entusiasmo, en el que se franquea la zona compleja, llena de grises, en la que es imprescindible y al mismo tiempo difícil no perder la orientación del psicoanálisis como antipolítica, para arrojarse alegramente a la zona de falsas claridades en la que se trata, más bien, de una política apoyada en el uso empírico de un saber obtenido en la experiencia analítica —propiamente un antipsicoanálisis.

Heidegger es consciente de la ambigüedad de la zona estrecha en la que se mueven las apuestas que rodean al “fin de la filosofía”. Y sitúa bien la *hybris* que podría estar en juego en quien por ella se adentra. Así, escribe:

¿Qué clase de tarea del pensar es esa que, según parece, implica la afirmación de que la Filosofía no ha estado a la altura de la “cosa” del pensamiento, habiéndose convertido, por consiguiente, en una historia de la mera caída?

Y enseguida plantea la pregunta:

¿No habla aquí la presunción de querer situarse sobre la grandeza de los pensadores de la Filosofía?

Esa sospecha aparece con insistencia, pero es fácil eliminarla, ya que cualquier intento de hacerse una idea sobre la supuesta tarea del pensar, se ve remitido a una mirada atrás, hacia la totalidad de la Historia de la Filosofía.

Su conclusión es por tanto optimista. Escribe, creo recordar, antes de los acontecimientos que empezaron con su entusiasmo por la puesta de su filosofía al servicio del régimen

nacionalsocialista hitleriano. Y todo lo que de ello se derivó, tanto en su vida como en su Alemania y en su mundo.

De algunos de sus optimismos tenemos elementos para sospechar. Tratándose de alguien que años más tarde, en 1953, clamó: “Sólo un dios puede aún salvarnos”. En la zona de contacto entre su filosofía y la política, Heidegger se perdió. O quizás se encontró con algo que de sí mismo y de su pensamiento ignoraba. Aunque mucho de ello estaba anticipado en sus *Cuadernos negros*.

Del mismo modo, la zona de contacto entre psicoanálisis y política está cargada de riesgos. Tenemos que seguir construyendo ese borde, asegurándonos de que seguimos del lado del psicoanálisis.

Apuntes sobre el final del análisis

Gustavo Dossal (Madrid)

Pueden hacerse al menos dos lecturas del breve texto que Jorge Alemán ha publicado en Facebook —unas pocas pero contundentes líneas que no obstante han despertado un nuevo revuelo mediático. La primera lectura habría de considerar su reflexión en el contexto de un debate donde se han volcado opiniones para todos los gustos, algunas de ellas sobre temas que ignoraba que formasen parte de una Escuela de Psicoanálisis. Esa lectura me llevaría a interpretar —sin respaldo alguno— las intenciones del autor, las cuales convertirían su comentario en un pensamiento banal. En la situación actual de la polémica, dicha lectura no despierta mi interés. Prefiero, entonces, una segunda lectura, dado que Jorge Alemán propone de forma muy condensada algo que no alcanza el estatuto de una profecía, pero tal vez sí el de un diagnóstico. Creo que elegir esta segunda lectura —tan discutible como cualquier otra— es la que a mi juicio conviene para un tema cuya gravedad no puede rebajarse a un asunto de sujeto, como tampoco al de un simple “suspiro”, como ironiza el autor.

La cuestión, como el propio Alemán lo destaca sin ambigüedades, no es el porvenir de la práctica analítica, de sus instituciones, ni de la formación de los analistas. Confundir el final al que Jorge Alemán se refiere, con la desaparición del psicoanálisis, es desentenderse de un problema crucial que por mi parte enuncio en forma de pregunta, más que como una constatación. ¿El psicoanálisis ha llegado a su realización como discurso? ¿Ha cumplido con su papel histórico y ya no podemos esperar un nuevo desenvolvimiento epistémico de su verdad, o por el contrario tiene su porvenir tan asegurado como el avance de la ciencia? Si mi lectura capta el sentido de lo que esas líneas afirman, yo también me inclino a pensar que asistimos a un momento de concluir que no puede medirse en términos cronológicos.

Si Lacan aventuró un futuro en el que la Humanidad llegaría a curarse del psicoanálisis, la pregunta por el final no puede degradarse a la categoría de un juego o cálculo de intenciones. En la advertencia de Lacan no deberíamos poner el acento en el hecho de si el psicoanálisis habrá o no de perdurar, sino en las condiciones por las cuales la humanidad podría curarse de ese síntoma.

No es necesario recurrir a la ciencia ficción para percibir que dichas condiciones ya se han producido, aunque no podamos saber aún el tiempo en que la potencia de sus efectos alcanzará su punto crítico. En otros términos, la pregunta por el final del psicoanálisis se postula en torno a su papel histórico como corolario del discurso científico. Se trata de interrogar si ese papel ha alcanzado el cumplimiento de sus posibilidades, o si por el contrario puede augurarse una

reconfiguración de su destino. A la eternidad de la filosofía es preciso añadir la del discurso científico, y en particular el de la ciencia aplicada, cuyo límite no parece vislumbrarse, y que supondrá una mutación radical del sujeto con *lalangue*.

El incisivo ensayo de Nicholas Carr, *Is Google making us stupid?* (1), ¿*Es que Google nos está volviendo estúpidos?*, fue un hito decisivo respecto de los efectos que tecnología produce más allá del nivel de los hábitos de vida. Ese ensayo fue una señal de alerta sobre las evidencias de que el uso de la tecnología comienza a transformar la estructura misma del pensamiento en el plano lógico.

La pregunta por el final, tal como la leo, no supone en modo alguno la resignación pasiva a las contingencias de lo real bajo el imperio del paradigma contemporáneo. Si el psicoanálisis se enfrenta ahora a su límite histórico, lo hará haciendo resonar la especificidad de su discurso en todos los síntomas de la civilización.

Es así como interpreto que la pregunta por el final del psicoanálisis no supone en modo alguno una profecía sobre su extinción.

1: Publicado en *The Atlantic*: <https://www.theatlantic.com/magazine/archive/2008/07/is-google-making-us-stupid/306868/>.

DESDE AMÉRICA LATINA

Una convocatoria a Otro inicio

Ernesto Sinatra (Buenos Aires)

Estamos habituados a escuchar las profecías del “final del psicoanálisis” como un eterno retorno: es un *Wunsch* de sus detractores, el de aquellos que —en todo su derecho, por supuesto— no quieren su existencia; ese deseo, luego de haber destilado su tinta envenenada, encuentra siempre el mismo destino: *poubellicacion*, hasta la vez siguiente, y la siguiente... En esa profecía nunca se trata de “argumentos”, ya que aunque nunca se deje de argumentar, lo que realmente subtiende los enunciados es la pulsión de muerte dirigida al psicoanálisis para intentar borrar el descubrimiento freudiano de la faz de la tierra. Hasta ahí lo conocido, lo habitual, lo repetido; pero ayer hemos leído una nota lanzada por un colega, que, además, pertenece a nuestras filas. ¿Podremos sostener lo antedicho? Analicémoslo.

Por supuesto que en lo que refiere a nuestro ámbito, la problemática del *fin del psicoanálisis* es un campo de investigación, y como tal se halla abierto a la polémica: cómo finaliza cada análisis, la decisión de su término; el punto de conclusión... Pero la nota apunta a otra cuestión, perteneciente a un interesante debate de la filosofía política, aplicado ahora al concepto al psicoanálisis, y que nuestro colega conoce muy bien y ha trabajado en diversas ocasiones sobre *El final de la historia*: debate en torno de un concepto hegeliano —actualizado por Kojève y más recientemente en la caída del muro de Berlín por Fukuyama— que sanciona la culminación de un proceso histórico.

Más que *final* —término que tiende a sacudir la modorra de las existencias para interpelarlas, provocando no solo al sujeto de la historia, sino a sus correligionarios— referirse al *final de la historia*, ¿no suele acaso propiciar el llamado a una *Aufhebung* superadora de ciertas

coordenadas político-sociales, las que precipitarían en un nuevo orden? La cuestión llama a un debate más que fructífero, incluso aplicado al psicoanálisis.

Pero no podemos hoy referirnos a ese debate fuera de su contexto: la actualidad política-institucional que lleva por marco la Conferencia de Jacques-Alain Miller en Madrid y el debate posterior que ha provocado en la AMP; en estas coordenadas, considero, es preciso leer la nota de nuestro colega Jorge Alemán, la que por su metonimia enunciativa adquiere un tono profético. Ya que más allá de lo epistémico, y más allá de cualquier pretensión aclaratoria: *El final del psicoanálisis*, se continúa con un subtítulo que evidencia que no se trata de un final, final —*Solo en el Final adviene el Otro inicio*— lo que obliga a considerar la reflexión como una propuesta, una convocatoria a *Otro inicio*...

Por ello, quizás convenga recordar que *El psicoanálisis* —como tal— no quiere, quiso ni querrá... nada. Hay psicoanalistas que hablamos en su nombre y solemos hacer pasar nuestros deseos por los de *El psicoanálisis*. Jacques Lacan, en la primera clase de su *Seminario XII* diferenció con claridad los *problemas cruciales del psicoanálisis* de los *problemas de los psicoanalistas*, y no resulta —hoy más que nunca— ninguna obviedad destacar esa diferencia para tenerla cada uno de nosotros presente.

¿Jorge Alemán entrevé (la mueca d)el futuro?

Juan Fernando Pérez (Medellín)

En una entrevista realizada por el semanario *Le Point* a J.-A. Miller en agosto del 2011, éste recuerda varias de las profecías de Lacan y destaca que en cada caso Lacan acierta; por ejemplo, sobre el retorno de las religiones, o sobre el paso del Uno de la fusión al Uno-solo, y sobre otras más. Entonces el entrevistador plantea si es que acaso Lacan tenía una bola de cristal. Miller responde: “No era Nostradamus, pero, de hecho, se puede descifrar nuestro presente en su gramática y entrever la mueca del futuro que nos espera”. Es decir que, desde una lógica clara, Miller precisa que es posible “entrever la mueca del futuro que nos espera” con la condición de “descifrar nuestro presente en su gramática”.

Alemán profetiza el final del psicoanálisis; pero para un juicio tan contundente como éste (en ello Alemán no es más que otro de los que lo han profetizado, los que van desde Eysenck hasta M. Bunge y *tutti quanti*, en cada caso armados más con el deseo y el odio por el psicoanálisis, que a partir del desciframiento de una gramática del presente. ¿Alemán ha establecido la gramática que rige tal final?

Siendo esta la primera vez en la que parece exponer tal idea (se sabría ya si hubiese definido esa gramática), solo invoca para su profecía, opiniones, interpretaciones ligeras y ambiguas (de nuevo dirá que solo augura una nueva vida para un “Lacan abierto”) de acontecimientos que solo adjetiva, de los que solo dice que son “desconcertantes, geniales, penosos, míseros o grandiosos [que] dan testimonio de su Final”. Es claro que como tanto profeta con prisa, Alemán desdeña la búsqueda de una gramática para sustituirla por el afán de hacerse profeta y por la ambigüedad.

El psicoanálisis está vivo. ¡La hora de lo real!

Clara M. Holguín (Bogotá)

El coco y la cólera. El coco nos despierta como en la pesadilla. Quiere que no tengamos miedo, quiere que no seamos sumisos. Y su cólera.... ese afecto que aproxima a lo real, muestra que las clavijas no entran en el agujero.

La hora de lo real es el fin de la novela, no el fin del Psicoanálisis. Muy al contrario.

¡Nunca más vivo, nunca más próximo a lo real!

Los enredos entre los semblantes de la verdad y la mentira se oponen a la hora de lo real, donde no se trata ni de suposición, ni de creencia, pues como dijo M. Tarrab, quien denuncia la falta de pudor, digan lo que digan las pantallas, el avión saldrá o no saldrá y a esa hora hay que estar ahí si uno quiere partir!. Equiparar el no-engañando y el no-público es lo que condena al desabonado del pudor al “errar” (Lacan J., *Los no incautos yerran*).

Más que decir que el psicoanálisis es el revés del discurso del amo, su actualidad reside en señalar que el inconsciente es la política. Convergencia entre el Psicoanálisis y la civilización. Se apunta al mismo lugar, “el fin de la novela”, un real sin sentido.

Efectivamente, la política no nos es ajena. Es lo que comprendí antes de tomar el avión a mi patria, “silenciosa”, “colonizada”. Ha dejado su marca. “Eso” que está afuera, la política, hace marca en cada *parlêtre*. ¿Cómo leer esas realidades? ¿Cómo cada uno es afectado por ella?

El Psicoanálisis juega su partida en la dimensión de un real que fracasa. Unico real que permitirá no renunciar a la libertad de pensamiento y hacer de él una “fuerza política”. Un psicoanálisis “múltiple, articulado, discutido”.

El fin... de la deriva laclausiana

Antonio Aguirre Fuentes (Guayaquil)

Cuando Jacques Lacan habla, en la Tercera, del triunfo de la religión sobre el psicoanálisis, lo da como una posibilidad. El psicoanálisis cesaría de escribirse. Un real que sería ahogado por el sentido, por la debilidad imaginaria, apagando una pequeña luz que ha brillado durante un tiempo breve. Ya Freud había dicho, serenamente, que aquello que era valioso y perecedero cobraba entonces un mayor aprecio. El filósofo del fin ¿espera el advenimiento de un dios? ¿ lamenta el desengaño de la utopía emancipatoria laclausiana, devenida tiranía y servidumbre?

Hizo falta el acontecimiento Freud para que el psicoanálisis exista, a partir del giro al reverso del discurso del amo. Decía JAM que el psicoanálisis está preescrito en la estructura. Pero le toca a los analistas sostenerlo, encarnarlo, hacerlo decir para mantener el “filo cortante”. Un desengañado abandona el esfuerzo. Pero no porque la religión haya triunfado todavía. El psicoanálisis sobrevive. ¿Lo ha defraudado su esfuerzo de convertir en “lacaniana” —versión Ernesto Laclau— a una izquierda totalitaria? ¿o vio en ZADIG lo que ponía fin a una deriva que iba en dirección a hacer del psicoanálisis una rama partidaria? Tendremos noticias del espectador cansado. Las recibiremos sin mortificación y con buen ánimo. Aun si estamos muy ocupados.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

47^e JOURNÉES DE L'ECF



Inscription, à retrouver [ICI](#)

Le blog, à retrouver [ICI](#)

L'argument

● Bousculées par la remise en cause des valeurs traditionnelles et déboussolées par la chute des idéaux et repères censés tracer le sillon de vies raisonnablement orientées, nos sociétés répondent au désarroi du siècle par une explosion du tout éducatif et l'injonction quotidienne d'un véritable *pousse-à-apprendre* dans chacun des domaines de nos vies.

Apprendre à faire son deuil, à vivre avec son diabète ou sa schizophrénie, en repérant les signes précurseurs d'une crise. Gérer ses émotions, son stress. Apprendre à maîtriser son comportement tout aussi bien que son image via un tutoriel *Youtube*: dans tous les domaines, on pourrait apprendre la conduite adaptée, c'est même devenu un véritable enjeu sanitaire et politique. Et si la sphère publique étend à ce point ses ramifications, n'est-ce pas aussi que les multiples visages de la connaissance comme de la formation sont profondément imbriquées à des questions économiques de maîtrise des coûts et budgets ? Car le savoir aussi est devenu un bien et une marchandise qui permettrait une vie dans les normes, au mépris du « Tu peux savoir » le plus intime de chacun.

Tous apprentis ?

Ce savoir, amputé des signifiants primordiaux, de figures tutélaires ou de l'expérience qui lui donnent sa légitimité, s'offre désormais sans demander à celui qui apprend une adhésion autre que son assimilation même. Protocoles et recommandations en tous genres se multiplient, souvent pas très éloignés de techniques de dressage. Dans le champ cognitif et développemental, on stimule le sujet pour l'amener à accéder à des schémas préalablement établis par l'Autre, en passant par des stades auxquels il est censé parvenir. Même dans le champ amoureux, en un clic vous pourrez bénéficier des conseils d'un coach pour apprendre à aborder une fille, ou à séduire en se soumettant aux différentes « étapes » du couple.

Pourtant, là où les êtres humains font institution,

en couple, en famille, à l'école, et au-delà, loin de toute maîtrise, de projet, de recommandation des bonnes pratiques comme des bonnes conduites, c'est bien le malentendu, le ratage, la résistance, quand ce n'est pas l'opposition violente qui se font entendre entre les murs de nos classes, de nos hôpitaux, partout où se vérifie l'impossible, de structure, qui consiste à transmettre, éléver, éduquer, soigner et surtout aimer.

À l'école du manque

Comment, dès lors, provoquer la rencontre avec un savoir nécessairement intime, comment accompagner le mouvement vers le chiffrage d'une question subjective, comment susciter le désir, qu'il s'agisse de lire, écrire, compter, tout aussi bien que vivre, travailler, ou se lier ?

Pour saisir comment c'est l'être parlant qui toujours décide ce qu'il s'agit d'apprendre. Pour apprendre des choses *qu'il ne sait pas*, selon la formule d'Ernesto, dans *La pluie d'été* de Marguerite Duras.

Pour la psychanalyse, on n'incorpore rien qu'au prix de se délester de quelque chose, soit la satisfaction que le sujet pouvait tirer de son fantasme. L'apprentissage serait alors moins le résultat d'un savoir *à-prendre* dans l'Autre, que le fruit d'un renoncement coûteux, le coût de sa jouissance, le coût de ce qu'il faut perdre pour en connaître un bout.

Au-delà de (s')enseigner, de (s')éduquer, ne s'agit-il pas plutôt de viser un savoir qui vaut *beau-coût*, du fait que le sujet doit payer de sa personne, avec son corps, pour avoir chance d'en apercevoir quelque chose ? Une analyse peut y conduire, mais pas seulement. Car pour certains sujets, le savoir se construit sans l'Autre, s'invente comme solution à la déprise subjective. Ici comme là, nulle autre récompense n'est obtenue que son affirmation dans un style de vie et la possibilité, peut-être, de *s'apprendre*.

Fabian Fajnwaks et Virginie Leblanc

Lacan Quotidien, « *La parrhesia en acte* », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCÉDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.